LF
L1366m

La Chaussée, Pierre Claude Nivelle de

Mélandie ?

MÉLANIDE

PQ
1993
L2M4
1768

MÉLANIDE,

COMÉDIE NOUVELLE

De Monsieur DE LA CHAUSSÉE, de l'Académie Françoise.

EN CINQ ACTES, EN VERS.

Représentée sur le Théâtre de la Comédie Françoise.

QUATRIEME ÉDITION.

390208
21.3.41

A PARIS,

Chez PRAULT Fils, Quai de Conti, vis-à-vis la descente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. LXVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS.

DORISÉE, Veuve.

ROSALIE, Fille de Dorisée.

THÉODON, Beau-Frere de Dorisée.

LE MARQUIS D'ORVIGNY, Amant de Rosalie.

MÉLANIDE, amie de Dorisée.

D'ARVIANE, Amant de Rosalie.

UN LAQUAIS.

PQ
1993
L2M4
1768

La Scene est à Paris, dans un Hôtel.

MÉLANIDE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DORISÉE, MÉLANIDE.

MÉLANIDE.

J'Aurai fait à Paris un voyage inutile.

DORISÉE.

Mais auriez-vous mieux fait de demeurer tranquille
Au fond de la Bretagne, où, depuis si long-temps,
Vous avez essuyé des chagrins si constans ?

MÉLANIDE.

Ils étoient ignorés, & le secret console.
Je ne crains que l'éclat.

DORISÉE.

Quelle crainte frivole !
N'êtes-vous pas ici comme au fond d'un désert !
Aucun de vos secrets n'y sera découvert.

MÉLANIDE.

S'ils étoient divulgués, j'en serois désolée.

DORISÉE.

Sçachez qu'à Paris même on peut vivre isolée.
Dès que l'on fuit le monde, il nous fuit à son tour;
Ainsi, ne craignez point l'éclat d'un trop grand jour.
Dans votre appartement reculé, solitaire,
A tous les importuns vous pourrez vous soustraire.
Il vous est fort aisé, si vous le trouvez bon,
De n'admettre que moi, ma fille & Théodon.
Je vous l'ai toujours dit, ma chere Mélanide;
Comptez que mon beau-frere est un ami solide,
Un homme essentiel. Je l'éprouve aujourd'hui.
Hélas! je deviendrois bien à plaindre sans lui.
Daignez donc l'honorer de votre confiance,
Et vous en rapporter à son expérience.

MÉLANIDE.

J'ai suivi ses conseils, mais sans trop espérer
Que ses soins généreux puissent rien opérer.
Je crois même entrevoir qu'il n'oseroit m'instruire.....

DORISÉE.

Par des fausses terreurs vous vous laissez séduire.
Ah! vous méritez trop, pour espérer si peu;
Mais permettez qu'enfin je vous fasse un aveu,
Qui depuis quelque temps, m'embarrasse & me pese.

MÉLANIDE.

D'où vient?

DORISÉE.

C'est que je crains.....

MÉLANIDE.

Quoi?

DORISÉE.

Qu'il ne vous déplaise.

MÉLANIDE.

Vous me connoissez mal. Eh, de grace, ordonnez.
Puis-je vous être utile?

DORISÉE.

Oui, sans doute. Apprenez
Celui de mes chagrins qui m'est le plus sensible.
Ma fille en est la cause.

MÉLANIDE.

Ah! seroit-il possible?

DORISÉE.

Je l'aime; elle en est digne. A son goût, comme au mien,

Je voudrois la pourvoir ; & vous concevez bien
Le ſujet douloureux de mes peines ſecrettes.
Eſt-ce avec peu de bien, des procès & des dettes,
Que je puis, à mon gré, lui choiſir un époux ?
Je crois que le plus ſûr, s'il n'eſt pas des plus doux,
Seroit de ne penſer qu'à gens d'un certain âge.
Parmi ceux que que m'attire ici le voiſinage,
Il ſeroit un parti qui raſſemble à la fois
Tout ce qui peut d'ailleurs déterminer mon choix.
Gloire, faveur, emplois, opulence, nobleſſe,
Tout s'y trouve, excepté la premiere jeuneſſe.

MÉLANIDE.

Eſt-ce un homme de guerre ?

DORISÉE.

Oui ; mais très-eſtimé.

MÉLANIDE.

Aime-t'il Roſalie ?

DORISÉE.

Il m'en paroît charmé.
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'il en eſt la conquête !
Mais je crois entrevoir l'obſtacle qui l'arrête ;
Et s'il n'a pas encor oſé ſe propoſer,
J'ai lieu de ſoupçonner qu'il craint de s'expoſer.....

MÉLANIDE.

Madame, il faut l'aider ; vous ne pouvez mieux faire.

DORISÉE.

Vous me conſeillez donc de ſuivre cette affaire ?

MÉLANIDE.

Quoi ! c'eſt un avantage ; & vous vous conſultez ?

DORISÉE.

Il eſt vrai que j'y vois quelques difficultés.

MÉLANIDE.

Quelles difficultés ?

DORISÉE.

Sur-tout il en eſt une.
Si je pourſuis le bien que m'offre la fortune,
Monſieur votre neveu ſera déſeſperé.
A tout autre parti je l'aurois préferé.
Car enfin ſon amour, dont il n'eſt pas le maître,
Depuis plus de deux ans s'eſt fait aſſez connoître.
Cet heureux mariage eût reſſerré les nœuds
De la tendre amitié qui nous joint toutes deux.

D'Arviane & ma fille étoient nés l'un pour l'autre ;
Mais vous connoiſſez trop mon état & le vôtre.
Tant de félicité n'eſt pas faite pour nous :
Madame, cependant, parlez, qu'ordonnez-vous ?

MÉLANIDE.

D'Arviane, ſans doute, a grand tort de prétendre
Au bonheur de pouvoir être un jour votre gendre.
S'il oſe s'en flatter, je ne ſçais pas pourquoi.
Il manque de fortune ; & comme il n'a que moi,
Sur qui puiſſe rouler toute ſon eſpérance,
Il pourſuit un bonheur hors de toute apparence.
Mais d'un enchantement plus fort que mes diſcours,
Je vois bien qu'il eſt tems d'interrompre le cours.
N'ayez pour d'Arviane aucune complaiſance ;
Et comme ſon amour & ſurtout ſa préſence,
Pourroient nuire aux projets dont vous m'entretenez,
Mes ordres abſolus lui vont être donnés.

DORISÉE.

Comment ?

MÉLANIDE.

L'occaſion en eſt fort naturelle.
N'eſt-il pas tems qu'il aille où ſon devoir l'appelle ?
Quoiqu'il prétende encor éloigner ſon départ,
Pour mes avis, je crois, qu'il aura quelque égard.

DORISÉE.

Madame ce départ eſt un grand ſacrifice ;
Pourra-t'il s'y réſoudre ?

MÉLANIDE.

Il faut qu'il obéiſſe.

DORISÉE.

Je le plains.

MÉLANIDE.

Il m'eſt cher.

DORISÉE.

Ah ! vous pouvez l'aimer,
Sans craindre que perſonne oſe vous en blâmer.
Il a tout ce qui rend la jeuneſſe charmante.

MÉLANIDE.

Je lui vois tous les jours un défaut qui s'augmente.

DORISÉE.

Quel eſt-il ?

MÉLANIDE.

Un peu trop d'impétuosité.

DORISÉE.

Non, qu'il n'en perde rien. Tant de vivacité
Désigne un grand courage, & beaucoup de droiture;
Ces cœurs-là sont toujours honneur à la nature.
D'ailleurs, je ne crois pas qu'on puisse, à dix-huit ans,
Avoir moins de défauts avec plus d'agrémens.

MÉLANIDE.

Je vous suis obligée. Il aura beau se plaindre,
A partir dès demain je sçaurai le contraindre;
Et je vais de ce pas.....

DORISÉE.

Je crois le voir entrer.
Adieu. Je voudrois bien ne le pas rencontrer.

SCENE II.

D'ARVIANE, MELANIDE.

MÉLANIDE.

J'Avois à vous parler.

D'ARVIANE.

Ma joie en est extrême;
Le sujet qui m'amene est sans doute le même;
Et je venois exprès vous chercher en ces lieux.

MÉLANIDE.

Vous avez dû songer à faire vos adieux.

D'ARVIANE.

Non, Madame.

MÉLANIDE.

Tant pis. Vous auriez dû les faire.

D'ARVIANE.

Rien ne me presse encore; & je compte....

MÉLANIDE.

Au contraire;
Vous partez dès demain.

D'ARVIANE.

Sur un nouveau congé,

Qu'on m'a fait espérer, je m'étois arrangé.

MÉLANIDE.

Vous n'en obtiendrez point, si vous voulez me plaire.
Faut-il, sur vos devoirs, qu'un autre vous éclaire?
Et voulez-vous tomber dans le relâchement?
Puisqu'on pense de vous avantageusement,
Conservez ce bonheur sans y porter atteinte.

D'ARVIANE.

Ne puis-je demander, sans scrupule & sans crainte
Que l'on me renouvelle un malheureux congé?
Est-ce donc le premier que l'on ait prolongé?

MÉLANIDE.

D'accord; mais le plus sage est celui qui s'en passe.
Hé! peut-on, sans rougir, aller demander grace,
Quand il est question de remplir son devoir?
Quel prétexte avez-vous à faire recevoir?
Vous n'osez me le dire; & j'entends ce langage.

D'ARVIANE.

Je n'imaginois pas être dans l'esclavage.
Dans ma profession il est quelques loisirs,
Que la gloire permet de prêter aux plaisirs:
Quand il en sera tems, je pourrai m'y soustraire.
Je ne sçais point manquer où je suis nécessaire.

MÉLANIDE.

J'ai vu que votre ardeur & votre activité
Ne se mesuroient pas sur la nécessité.
Un cercle moins étroit renfermoit votre zéle;
Déja l'on vous citoit par tout comme un modéle.
Ah! vos devoirs pour vous auraient le même appas;
Mais un charme funeste enchaîne ici vos pas;
Vous vous dissimulez le tort que vous vous faites.
Vous convient-il d'aimer dans l'état où vous êtes?
Laissez, Monsieur, laissez l'amour aux gens heureux.
Hélas! c'est un plaisir qui n'est fait que pour eux.
Accablé sous le poids d'une chaîne importune,
Eh! comment voulez-vous aller à la fortune!
Il sera tems d'aimer quand vous serez au port.

D'ARVIANE.

Vous verrai-je toujours soupirer sur mon sort?
Est-il si différent de celui de tant d'autres?

MELANIDE.

Ne vous comparez point.

D'ARVIANE.

D'ARVIANE.

Quels discours sont les vôtres !
Mon sort n'est pas des plus heureux, sans contredit.
Je n'ai rien oublié. Vous m'avez assez dit
Que les infortunés, à qui je dois la vie,
Contraints, par des malheurs, à quitter leur patrie,
Ayant bientôt après fini leurs tristes jours,
Ne m'avoient, en mourant, laissé d'autre secours
Que vos seules bontés, avec quelque naissance :
Et vous avez pour moi dès ma plus tendre enfance,
Pris des soins que le temps n'a pu diminuer ;
Tant que vous daignerez me les continuer,
Ma situation ne sera point affreuse.

MÉLANIDE.

Il ne tiendroit qu'à vous qu'elle fût plus heureuse :
Mais par un contre-temps qu'on éprouve toujours,
La prudence ne vient qu'à la fin des beaux jours.
L'amour, qui peut vous faire un tort si manifeste,
N'est pas le seul écueil qui vous sera funeste :
Vous en rencontrerez bien d'autres en tous lieux.
Vous avez dans l'esprit un feu séditieux,
Qui prend de plus en plus sur votre caractere ;
Le plus léger obstacle aussi-tôt vous altere ;
Vous ne supportez rien. N'apprendrez-vous jamais
L'art de dissimuler, ou de souffrir en paix
Les contrarietés dont la vie est semée ?
La moindre, dans votre ame aisément enflammée,
Vous donne du dépit, du dégoût, de l'humeur.
Quand on veut dans le monde avoir quelque bonheur,
Il faut légerement glisser sur bien des choses :
On y trouve bien plus d'épines que de roses.
Aux contradictions il faut s'accoutumer,
Ou, loin de tout commerce, aller se renfermer.
Ce discours vous ennuie ?

D'ARVIANE.

En quoi donc ?

MÉLANIDE.

J'en soupire.
Mais tels sont les avis que l'amitié m'inspire
A la veille du jour où vous m'allez quitter ;
Partout où vous serez, tâchez d'en profiter.

D'ARVIANE.

Pourquoi ce prompt départ?

MÉLANIDE.

N'y formez point d'obſtacle.
Le cœur d'un galant homme eſt ſon plus ſûr oracle :
Interrogez le vôtre, & ſuivez ſon conſeil.

SCENE III.

D'ARVIANE, *ſeul.*

OH, parbleu, je ne vis jamais rien de pareil;
C'eſt me tiranniſer d'une façon cruelle.
Je veux bien lui paſſer ſes leçons & ſon zele.
Mais, qu'à propos de rien, elle fixe à demain
Mon malheureux départ! l'ordre eſt trop inhumain.
C'eſt une cruauté qui n'eut jamais d'égale;
Et l'on ne permet pas que mon dépit s'exhale?
Il faut paiſiblement digérer ce poiſon?
Non, malgré ma douceur, j'enrage & j'ai raiſon.

SCENE IV.

ROSALIE, D'ARVIANE.

D'ARVIANE, *allant au devant de Roſalie.*

AH, Roſalie!

ROSALIE.

Eh bien! quel ſujet vous agite?

D'ARVIANE.

On prétend que je parte, on veut que je vous quitte.

ROSALIE.

Eſt-ce un mal auſſi grand que vous l'imaginez?

D'ARVIANE.

Et vous auſſi, cruelle, & vous m'y condamnez?
Quoi! vous me preſcrivez ce départ inutile?

Mais pour quelles raisons faut-il que je m'exile ?
Que j'aille sans besoin prévenir mon devoir,
Et perdre les momens consacrés à vous voir ?
Vous le sçavez; pour peu que la gloire m'appelle,
Je ne balance pas à vous quitter pour elle.
Que dis-je? pardonnez, ce n'est pas vous quitter
Que d'aller acquérir de quoi vous mériter.
Mais quand rien ne m'oblige....

ROSALIE.

Ecoutez. On m'ordonne
D'user de tous les droits que votre amour me donne.
On s'en prendroit à moi si vous ne partiez pas;
Comme si je pouvois disposer de vos pas,
Et vous faire obéir au gré de mon envie.

D'ARVIANE.

Eh! qui peut mieux que vous décider de ma vie?
Ah! du moins, convenez enfin de bonne foi,
De l'empire absolu que vous avez sur moi.

ROSALIE.

Il faut donc m'en donner la preuve la plus claire.

D'ARVIANE.

Je suis bien malheureux, dès qu'elle est nécessaire.
Hélas! je dois m'attendre à tout de votre part.

ROSALIE.

On veut que vous partiez.

D'ARVIANE.

Quoi! toujours ce départ?
Vous l'avez résolu?

ROSALIE.

Si l'amour vous arrête,
Vous y gagnerez peu. Sçachez ce qui s'apprête.

D'ARVIANE.

Voyons.

ROSALIE.

Ma mere....

D'ARVIANE.

Eh bien?

ROSALIE.

M'ordonne de vous fuir.

D'ARVIANE.

On n'aura point de peine à vous faire obéir.

ROSALIE.

J'obéirai, sans doute.

D'ARVIANE.

On vous l'a fait promettre?

ROSALIE.

Et j'exécuterai ma parole à la lettre.

D'ARVIANE.

Je le crois.

ROSALIE.

Cependant vous ferez sagement
De vous prêter de même à cet arrangement,
D'avoir l'attention d'éviter ma présence.

D'ARVIANE.

Ne faut-il pas plus loin pousser la complaisance;
Et, pour l'amour de vous, cesser de vous aimer?

ROSALIE.

Vous ferez bien.

D'ARVIANE *animé.*

L'avis a de quoi me charmer!

ROSALIE.

Vous vous fâchez, je crois.

D'ARVIANE.

J'ai tort d'être sensible;
Et de ne pas avoir cet air toujours paisible,
Qui montre que pour vous tout est indifférent:
Ah! je n'en connois pas de plus désespérant.

ROSALIE.

L'égalité d'humeur fut toujours mon partage.

D'ARVIANE.

Je ne suis pas jaloux d'un si triste avantage:
Si pour vous c'en est un; quant à moi, je le suis.
Plus je sens vivement, plus je sens qui je suis.
L'égalité d'humeur vient de l'indifférence.
Et quoique vous puissiez dire pour sa défense,
L'insensibilité ne sçauroit être un bien.
Quoi! jamais n'être ému, n'être affecté de rien;
Rester au même point tout le temps de sa vie,
Tandis qu'autour de nous tout change, tout varie;
Borner, ou pour mieux dire, anéantir son goût;
Ne voir, ne regarder, & n'envisager tout
Qu'avec les mêmes yeux, que sous la même forme;
N'avoir qu'un sentiment, qu'un plaisir uniforme;

Etre toujours ſoi-même? Y peut-on réſiſter?
Eſt-ce là vivre? Non, je n'y puis reſiſter.

ROSALIE.

Ainſi votre bonheur eſt grand?

D'ARVIANE.

Il devroit l'être.
Enfin je vais partir.

ROSALIE.

Je vous ai fait connoître
Qu'il le faut.... Mais quel eſt l'état où je vous vois?
Vous ne me quittez pas pour la premiere fois,
Et vous n'avez jamais eu tant d'inquiétude?

D'ARVIANE.

Hélas! je vous laiſſois dans une ſolitude,
Où vos charmes naiſſans, par moi ſeul adorés,
De tout ce qui reſpire étoient preſque ignorés.
A ma conquête alors l'amour bornoit les vôtres.
Grands Dieux! que ce départ eſt différent des autres!
Vous reſtez à Paris. Déja de tous côtés
On ſe plaît à ſêmer le bruit de vos beautés.
Et ſur quoi voulez-vous que mon répos ſe fonde?
Je vous vois mille amans.

ROSALIE.

Qui ſont-ils?

D'ARVIANE.

Tout le monde.

ROSALIE.

Mais encore il faudroit me nommer....

D'ORVIANE.

Eh! ce ſont
Tous ceux qui vous ont vue, & ceux qui vous verront.
Paroîtrez-vous toujours ſurpriſe d'être aimée?
Ou n'y ſeriez-vous pas encore accoutumée?
Vous feignez d'ignorer quel eſt votre pouvoir.
On ne fait point d'amant ſans s'en appercevoir.
Le Marquis d'Orvigni n'eſt pas ſous votre empire!

ROSALIE.

Et quand cela ſeroit, qu'auriez-vous à me dire?

D'ARVIANE.

Qu'il vous plaît de le voir épris de vos appas,
Et qu'ici tous les jours il ne reviendroit pas,
Si vous ne l'attiriez.

ROSALIE.

Je dépens d'une mere,
Et d'un oncle, qui m'a toujours servi de pere.
Il m'aime, & vous sçavez que je puis espérer
D'en hériter un jour, s'il veut me préférer.
Puis-je avoir trop d'égards pour tous ceux qu'il honore?
A l'égard du Marquis, s'il m'aime, je l'ignore:
Tout ce que j'en puis dire, est qu'il est fort discret.

D'ARVIANE.

Vous lui ferez bientôt avouer son secret.

ROSALIE.

Je ne prétends lui faire aucune violence.

D'ARVIANE.

Il ne tardera pas à rompre le silence.
Apprenez que vos yeux en sçavent plus que vous.
Vous leur laissez parler un langage si doux,
Ils sçavent regarder d'une façon si tendre,
Qu'on croit être bientôt en droit de les entendre;
Chacun de vos regards paroît un sentiment,
Qui semble autoriser les desirs d'un amant.
Et dès qu'ils sont formés, l'espoir les fait éclore.

ROSALIE.

L'avez-vous, cet espoir, qui fait que l'on m'adore?

D'ARVIANE.

De tous ceux que l'amour a mis sous votre loi,
Vous n'avez jamais sçu désespérer que moi.

ROSALIE.

Qui vous force à souffrir un si dur esclavage?

D'ARVIANE.

Vous, à qui l'on ne peut cesser de rendre hommage.

ROSALIE.

Que vous ai-je promis? osez le réclamer.

D'ARVIANE.

Ne s'engage-t-on pas quand on se laisse aimer?

ROSALIE.

Ainsi vous m'apprenez d'une façon discrette,
Que naturellement je suis un peu coquette.

D'ARVIANE.

Ah! si vous vouliez l'être, il ne tiendroit qu'à vous.

ROSALIE.

Eh! n'est-ce point aussi que vous seriez jaloux?

D'ARVIANE.

Qui ſuis-je donc pour être exempt de jalouſie ?
Mais la mienne, bien loin d'être une frénéſie,
N'eſt qu'un ſentiment vif, & toujours animé
Par la crainte de perdre un objet trop aimé.

ROSALIE.

Non, je vous ai connu dès l'age le plus tendre.
Quand je pouvois encore à peine vous entendre,
Il ſembloit que pour vous l'amour & la raiſon,
Auroient dû dans mon cœur prévenir leur ſaiſon;
A vos fauſſes terreurs tout ſervoit de matiere;
Vous vouliez occuper mon ame toute entiere.
Chez vous l'inquiétude eſt dans ſon élément :
On n'a jamais été plus injuſte en aimant.
En croyant pénétrer au fond de ma penſée,
Hélas! combien de fois m'avez-vous offenſée?
L'amour dans votre cœur eſt toujours en courroux.

D'ARVIANE.

Ah! vous me trahirez, je le ſçais mieux que vous.

ROSALIE.

De part & d'autre enfin laiſſons-là le reproche.
Monſieur, en attendant que le temps nous raproche,
Il faut vous éloigner, il faut nous ſéparer.
Votre départ m'importe, allez le préparer.
Imaginez pourtant que j'y ſerai ſenſible
Autant que je dois l'être.

D'ARVIANE.

Ah! ſeroit-il poſſible?
Oſerois-je expliquer?

ROSALIE.

Finiſſons l'entretien :
Il n'a que trop duré : je n'écoute plus rien.

SCENE V.

D'ARVIANE, *ſeul.*

C'En eſt fait; aux chagrins je ne ſuis plus en proie,
Non, jamais je ne fus ſi tranſporté de joie.
L'abſence eſt donc un bien?.. Sans elle, aurois-je appris

Que j'ai touché l'objet dont mon cœur est épris?
Il falloit me bannir pour sçavoir qu'elle m'aime.
Mais puis-je me flatter de ce bonheur suprême?
Que dis-je? S'il est vrai, je l'apprends un peu tard.
Pour la premiere fois, au moment d'un départ,
Ce cœur, où je n'ai vu que de l'indifférence,
Me donne tout-à-coup une douce espérance!
Pourquoi m'aimeroit-elle? est-ce une trahison?
Auroit-elle employé cet aimable poison
Pour me perdre?.... Il faut voir. Ma présence fatigue;
Contre mes intérêts on trame quelque intrigue;
Rosalie elle-même y pourroit avoir part.
Pour nous en éclaircir, retardons mon départ.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS D'ORVIGNY, THÉODON.

LE MARQUIS.

J'Allois me plaindre à vous.

THÉODON.

Eh, de quoi, je vous prie?

LE MARQUIS.

D'avoir empoisonné tout le cours de ma vie.

THÉODON.

C'est me faire un reproche assez mortifiant.

LE MARQUIS.

En flattant mon amour, en le fortifiant

Dans

Dans mon ame incertaine, & toujours combattue,
Vous avez irrité le poison qui me tue.
Sans vous, le fol espoir ne m'eut pas enivré,
Et peut-être déja serois-je délivré
D'un mal, qui dans le temps n'étoit pas incurable.

THÉODON.

Mon tort est donc bien grand?

LE MARQUIS.

Il est irréparable.

THÉODON.

Pourquoi?

LE MARQUIS.

Sur votre appui je n'ai que trop compté.
Devois-je encore aimer? Je vous ai raconté
L'histoire de ce triste & secret himenée,
Dont on me fit briser la chaîne fortunée.
Vous sçavez quelle fut la douleur que j'en eus;
Et qu'ayant employé bien des soins superflus
A chercher en tous lieux une épouse si chere,
Alors, pour me venger des rigueurs de mon pere,
Je me promis du moins le reste de mes jours
De fuir également l'himen & les amours.
Vaine promesse! Hélas! qu'est-elle devenue?
Sans vous, cruel ami, je l'aurois mieux tenue.

THÉODON.

J'aurois quelque reproche à vous faire à mon tour.
Avois-je mandié l'aveu de votre amour?
Votre cœur s'est ouvert sans nulle violence:
Quand vous avez rompu ce pénible silence,
Vous cherchiez de l'espoir, je vous en ai donné.

LE MARQUIS.

C'est de quoi je me plains.

THÉODON

J'en dois être étonné;
Car enfin je n'ai pu, ni dû vous faire un crime
D'une ardeur qui n'a rien que de très-légitime.
D'où viennent ces remords? votre épouse n'est plus
Depuis assez long-temps; & croyez au surplus,
Que, pour peu que sa mort eût été moins certaine,
Malgré l'arrêt cruel qui brisa votre chaîne,
Je n'aurois pas laissé mourir un feu si beau;
Mais cette infortunée est au fond du tombeau.

LE MARQUIS.

J'ai trahi mes ſermens, j'ai vaincu mes ſcrupules;
Et c'eſt pour me couvrir des plus grands ridicules.

THÉODON.

Quels ſont donc ces travers ſi grands & ſi fâcheux?

LE MARQUIS.

C'eſt l'amour à mon âge, & l'amour malheureux.
Je vais ſervir à tous de fable & de riſée.

THÉODON.

Eh! par où cette crainte eſt-elle autoriſée?

LE MARQUIS.

Puis-je plaire à l'objet qui m'a trop enflammé?
D'Arviane l'adore, il doit en être aimé.
Et n'eſt-ce pas à moi la plus grande folie
D'oſer lui diſputer le cœur de Roſalie?
Il l'aime, il lui convient, ils ſont dans leurs beaux jours;
Il vient de me jurer qu'il l'aimera toujours.
J'en jure bien autant. Mais quelle différence!
Je ſens trop que l'amour lui doit la préférence.
Entre nous, en effet, le choix n'eſt pas égal.

THÉODON.

Il eſt rare d'aimer ſans avoir de rival.

LE MARQUIS.

Je le crois. Mais du moins il eut fallu m'inſtruire.

THÉODON.

D'Arviane, en tout cas, ne pourra pas vous nuire.

LE MARQUIS.

Il n'eſt point de rival qui ne ſoit dangereux.

THÉODON.

Il vient de recevoir un ordre rigoureux,
Qui va vous délivrer de cette concurrence.

LE MARQUIS.

Comment?

THÉODON.

Il part demain, & perd toute eſpérance.

LE MARQUIS.

Vous me débarraſſez d'un poids bien importun.
Il faut qu'à cet aveu j'en ajoute encore un,
Qui va me rabaiſſer à mes yeux comme aux vôtres.
Mes ardeurs ne ſçauroient ſe comparer à d'autres.
Je ſens de plus en plus que j'ai bien moins aimé
La premiere beauté dont je fus ſi charmé.

Ce déplorable amour que j'ai pour Rosalie,
Va jusqu'à la fureur; oui, c'est fait de ma vie;
J'en mourrai, s'il n'a pas de plus heureux succès:
Je n'exagere point un si cruel excès.
Et vous, si vous m'aimez, achevez votre ouvrage.
Vous m'avez embarqué, sauvez-moi du naufrage.
Vous connoissez mon rang, ma naissance, mon bien;
Parlez à votre sœur, & ne ménagez rien.
Je ne puis trop payer le bonheur de ma vie.
Enfin, pour obtenir la main de Rosalie,
Sacrifiez-lui tout, j'ose vous l'ordonner;
Je lui devrai bien plus que je ne puis donner.

THÉODON.

Je verrai Dorisée.

LE MARQUIS.

Oui, réglez avec elle.

THÉODON.

Je compte vous porter une heureuse nouvelle.

LE MARQUIS.

Vous me le promettez?

THÉODON.

Vous pouvez espérer.

LE MARQUIS.

Près d'elle, en attendant, je vais donc respirer.

SCENE II.

THÉODON, *seul.*

CEtte affaire n'est pas difficile à conclurre;
Et voilà pour ma niéce une heureuse avanture.
J'imagine pourtant que ce choix-là n'est pas
Celui qui pour son cœur auroit le plus d'appas.
Mais voyons Mélanide. Il faut bien qu'elle sçache
Le triste & malheureux secret que je lui cache.
Tous mes retardemens ne pourroient empêcher....

SCENE III.

MÉLANIDE, THÉODON.

THÉODON.

A Votre appartement je vous allois chercher.

MÉLANIDE.

J'étois chez Dorisée, où nous parlions ensemble:
Je la quitte toujours, quand le monde s'assemble.

THÉODON.

Vous le fuyez?

MÉLANIDE.

Beaucoup.

THÉODON.

Je ne vous comprends pas.
Peut-on ne pas l'aimer quand on a tant d'appas;
Lorsqu'on est, comme vous, si sûre de lui plaire;
Tandis que l'on en voit tant d'autres, au contraire,
A travers le torrent se jetter à grand bruit,
Et suivre avec fureur le monde qui les fuit?

MÉLANIDE.

N'auriez-vous point, Monsieur, quelque chose à m'apprendre?

THÉODON.

Je ne sçais que vous dire, & quel compte vous rendre.
Un si fâcheux détail doit vous être épargné.

MÉLANIDE.

Non, non, parlez.

THÉODON.

Je suis tout-à-fait indigné.

MÉLANIDE.

Eh! de quoi donc, Monsieur?

THÉODON.

Dites-moi, je vous prie,
Qu'avez-vous fait à ceux à qui le sang vous lie,
Pour qu'ils se soient ainsi contre vous déchaînés?
Je ne vis de mes jours des gens plus acharnés.

MÉLANIDE.

Peut-être ont-ils raiſon, du moins, aux yeux du monde:
C'eſt ce qui cauſe ici ma retraite profonde.

THÉODON.

Vos biens ſont dans leurs mains; ſans eſpoir de retour.
Ne nous en flattons point, je n'y vois aucun jour.
Ils ſe trouvent armés d'un titre inconteſtable.

MÉLANIDE.

Suis-je deshéritée?

THÉODON.

Il eſt trop véritable.

MÉLANIDE.

Quoi! mon pere & ma mere ont eu cette rigueur?
Se peut-il que le temps n'ait pas changé leur cœur?

THEODON.

En termes trop précis leur volonté s'exprime.
Des rigueurs de la loi vous êtes la victime.

MÉLANIDE.

Ah, ciel!

THEODON.

Que votre ſort eſt digne de pitié!

MÉLANIDE.

Ils ne m'ont donc laiſſé que leur inimitié?
De toutes mes douleurs c'eſt la plus importune:
Mon pardon m'eût été plus cher que ma fortune.
M'abandonnerez-vous à mon ſort rigoureux?
Et mettrez-vous un terme à vos ſoins généreux?
Je n'eſpere qu'en vous. A quoi dois-je m'attendre?

THEODON.

A tout ce qui dépend de l'ami le plus tendre.

MÉLANIDE.

Je vais donc..... Le pourrai je? Ah, quelle extrêmité!
Je vais mettre le comble à ma calamité.

THEODON.

Quelle eſt cette frayeur?

MÉLANIDE.

Elle eſt bien légitime.
Quand vous me connoîtrez, je perdrai votre eſtime.

THEODON.

Non, Madame, daignez vous raſſurer.

MÉLANIDE.

Ah, Ciel!

Il faut donc dévoiler un ſecret ſi cruel.
Et m'arracher enfin ..... Vous ne pourrez me croire :
C'eſt l'aveu d'une erreur qui m'a couté ma gloire.
J'ai payé cherement l'égarement affreux
Où je tombai. Ce fut à l'âge dangereux,
Où ſouvent le bonheur peut mieux que la ſageſſe,
Sauver un jeune cœur des piéges qu'on lui dreſſe.
Sans m'en appercevoir, le mien fut obſédé.
Je plûs ; j'y fus ſenſible. A peine eus-je cédé,
Que notre amour naiſſant, ſi doux, ſi plein de charmes,
En s'augmentant toujours, me couta bien des larmes,
L'avenir à nos yeux, ſans nulle obſcurité,
Vint s'offrir, & troubla notre ſécurité.
Nous vimes, mais trop tard, que jamais l'himenée
Ne feroit le bonheur de notre deſtinée.
Nous devinmes certains de ne point obtenir
L'heureux conſentement qui pouvoit nous unir.
Des haines, des procès, & mille circonſtances
Auroient fait rejetter nos plus vives inſtances.
Nos feux étoient ſecrets : s'ils étoient déclarés,
Notre perte étoit ſûre, on nous eût ſéparés.

THÉODON *à part.*

Le Marquis, à peu près, m'a tenu ce langage.
(*à Mêlanide*)
Continuez.

MÉLANIDE.

Je n'oſe en dire davantage.

THÉODON.

Non, Madame, daignez me parler ſans détour.
Quel parti prites-vous ?

MÉLANIDE.

Le parti de l'amour.
L'objet de ma tendreſſe employa trop de charmes,
Son affreux déſeſpoir me cauſa trop d'allarmes.
L'un & l'autre aveuglés, l'un & l'autre indiſcrets,
Nous oſames penſer à des liens ſecrets.
L'effroi me tint long-tems au bord du précipice.
Hélas ! il n'en eſt point que l'amour ne franchiſſe.
Je ne pus réſiſter au penchant le plus doux.
Sur la foi des ſermens..... nous devinmes époux.
Je vois que ſans frémir, vous n'avez pu m'entendre :
A ce funeſte effet, je devois bien m'attendre.

Nous étions trop heureux ; notre amour nous trahit ;
Ce funeste secret enfin se découvrit.
J'éprouvai la rigueur que j'avois méritée,
D'une famille alors justement irritée.
Celle de mon époux, ardente à nous punir,
Résolut de me perdre, & de nous désunir.
En vain il réclama contre leur violence ;
Un Arrêt (qu'on dit juste) assouvit leur vengeance.
A peine mon opprobre eut été prononcé,
Par un pere en furéur il me fut annoncé,
Au rang de ses enfans je ne fus plus comptée ;
Dans le fond d'un désert je me vis transportée,
Où depuis dix-sept ans livrée à ma douleur,
Aucun soulagement n'a suspendu mes pleurs.

THÉODON *à part.*

Quelle conformité !

MÉLANIDE.

Ce qui va vous surprendre,
Croiriez-vous que l'amant, que l'époux le plus tendre,
Me laissa dans l'horreur du plus profond oubli ?
Son amour, ses sermens, tout fut enseveli.....
Mais le dois-je accuser de tant de perfidie ?
Non, le moindre soupçon m'auroit couté la vie ;
Ses soins, comme les miens, ont été superflus ;
Il m'a cherchée en vain, peut-être il ne vit plus.
C'est pour le retrouver que mon cœur vous implore ;
Tout peut se réparer : s'il respire, il m'adore.
Je suis libre, il doit l'être. Aidez-moi de vos soins ;
Pour mon seul intérêt je vous presserois moins :
Il en est un plus cher à ma tendresse extrême.

THÉODON.

N'eutes-vous pas un fils ?

MÉLANIDE.

Hélas ! c'est pour lui-même
Que la plus tendre mère implore votre appui.

THÉODON.

(*à part.*) (*haut.*) (*à part.*)
Justement. Espérez. Sçachons si c'est celui.....

MÉLANIDE.

Mon Epoux seroit-il de votre connoissance ?

THÉODON.

Peut-être. N'est-il pas d'une illustre naissance ?

MÉLANIDE.

Oui, Monſieur ; il ſervoit, il doit être avancé.

THÉODON.

Comment ſe nommoit-il ?

MÉLANIDE.

Le Comte d'Ormencé.

THÉODON *avec chagrin.*

Ce n'eſt plus lui.

MÉLANIDE.

Qui donc ?

THEODON.

Je croyois le connoître.
Le rapport eſt entr'eux auſſi grand qu'il peut l'être ;
Mais c'eſt un faux eſpoir que je vous ai donné.

MÉLANIDE.

Que dites-vous ?

THEODON.

Celui que javois ſoupçonné,
Depuis long-tems éprouve un ſort pareil au vôtre ;
Tout reſſemble, au nom près ; mais il en porte un autre.

MÉLANIDE.

Rien n'eſt plus étonnant : Comment l'appelle-t'on ?

THEODON.

Le Marquis d'Orvigny : le connoiſſez-vous ?

MELANIDE.

Non.

THEODON.

Il vient ſouvent ici.

MELANIDE.

Voilà ce que j'ignore.

THEODON.

Vous auriez pu le voir ; vous le pouvez encore.

MELANIDE.

Où donc ?

THEODON.

Chez Doriſée : il n'y fait que d'entrer.
Comment avez-vous pu ne le pas rencontrer ?

MELANIDE.

Je diſparois toujours dès qu'il vient des viſites :
Et je n'ai jamais vu celui que vous me dites.

THEODON.

Il faut chercher ailleurs. Je vous promets du moins

Que

Que je n'épargnerai ni mes pas, ni mes ſoins.

MÉLANIDE.

Quel embaras pour vous!

THEODON.

Je m'en charge avec joie;
Et je vais dès ce jour me mettre ſur la voie.

MÉLANIDE.

On ne ſçait point ici ma ſituation.
J'ai craint de me livrer à leur diſcrétion.

THEODON.

Quoi! vous n'avez jamais appris à Doriſée
La cauſe de vos pleurs?

MÉLANIDE.

Non, je l'ai déguiſée.
Je n'ai cru qu'à vous ſeul devoir ouvrir mon cœur.
Mon zèle me rendra digne de cet honneur.

SCENE IV.

THEODON *ſeul.*

D'Abord, à Doriſée allons, courons apprendre
Un bonheur, que, ſans doute, elle n'oſoit attendre.
Que je plains d'Arviane! Il ſera furieux;
Mais que faire? Il pourra quelque jour trouver mieux.
A ſon âge, on remplace aiſément ce qu'on aime.
Mélanide revient.

SCENE V.

MÉLANIDE, THEODON.

MÉLANIDE.

AH! ma joie eſt extrême!
Il ſortait, je l'ai vu.

THEODON.

Qui donc avez-vous vu ?

MÉLANIDE.

Le Marquis d'Orvigny. . . . . Quel bonheur imprévu !
Je m'étois mise en lieu, d'où, sans être apperçue,
Je l'ai vu de mes yeux. Ils ne m'ont point déçue :
Il sembloit que mon cœur me l'avoit annoncé.

THEODON.

Quoi ?

MÉLANIDE.

Le Marquis est. . . .

THEODON.

Qui ?

MÉLANIDE.

Le Comte d'Ormancé.

THEODON.

Ne vous trompez-vous point ?

MÉLANIDE.

Quoi ! vous doutez encore ?
Hé ! peut-on se méprendre à l'objet qu'on adore ?
C'est lui-même, j'en ai des signes trop certains ?
Mes sens se sont troublés, mes yeux se sont éteints ;
Mon cœur a tressailli. . . . Que mon ame est ravie !
Non, il n'est plus personne à qui je porte envie.
Tous mes pleurs sont payés. Sans mon saisissement,
J'aurois cédé, sans doute, à mon empressement...
Vous avez déploré mon infortune affreuse ;
Félicitez-moi donc.

THEODON *d'un air embarassé.*

La rencontre est heureuse !

MÉLANIDE.

Heureuse ! j'en mourrai. Mais ne différez pas :
Vers un époux si cher précipitez vos pas ;
Sa vive impatience égalera la mienne :
Qu'il vienne réunir ma flâme avec la sienne.
Volez. . . . Mais je vous vois un air embarassé !
D'où vient ce froid mortel dont vous êtes glacé ?
Ne partagez-vous point le bonheur qui m'arrive ?

THEODON.

J'avourai que ma joie auroit été plus vive,
Si je n'appréhendois un contre-tems fâcheux.

MÉLANIDE.

En quoi donc mon bonheur peut-il être douteux ?

THEODON.

Il ne devroit pas l'être.

MELANIDE.

Expliquez-vous, de grace.
Quel est ce contre-tems ? Qu'est-ce donc qui se passe ?
Je retrouve l'époux que j'avois tant pleuré.
Se peut-il que mon sort ne soit pas assuré ?

THEODON *après avoir un peu rêvé.*

Il reprendra, sans doute, une chaîne si belle.
Il est trop vertueux pour n'être pas fidelle.

SCENE VI.

DORISÉE, ROSALIE, THEODON, MÉLANIDE.

DORISÉE *à Rosalie.*

On a sur un amant un pouvoir absolu ;
Il auroit obéi, si vous l'eussiez voulu.

ROSALIE.

Madame, ce reproche a de quoi me surprendre.

DORISÉE *à Mélanide.*

D'Arviane nous reste, on vient de me l'apprendre.
Je pense qu'il est bon de vous en avertir.

MELANIDE.

Il me semble pourtant qu'il s'apprête à partir.

DORISÉE.

J'ai sçu qu'il ne pouvoit se résoudre à l'absence ;
Et que pour vous cacher sa désobéissance,
Il doit se retirer chez un de ses amis.

MÉLANIDE.

Je croyois qu'à mon ordre il seroit plus soumis.

DORISÉE *regardant Rosalie.*

Aux volontés d'un autre il auroit pu se rendre ;
On avoit des moyens qu'on n'a pas voulu prendre :
La raison m'en paroit aisée à pénétrer.
Mais laissons ces détails, je n'y veux pas entrer.

ROSALIE.

Trop de prévention peut-être vous abuſe.

DORISÉE.

La prompte obéiſſance eſt la meilleure excuſe;
C'eſt la ſeule, en un mot, que je puiſſe adopter:
Ainſi Mademoiſelle, il vous plaira d'opter.
Le Cloître eſt d'un côté, de l'autre l'hyménée.
Vous-même décidez de votre deſtinée;
Acceptez dès ce jour un époux de ma main,
Ou déterminez-vous à partir dès demain.
On vous offre un bonheur que vous n'oſiez prétendre;
Le Marquis d'Orvigny vient de me faire entendre
Qu'il veut bien partager ſa fortune avec vous.
C'eſt le plus tendre Amant qui vous offre un époux.

MÉLANIDE *à part.*

O Ciel! quel coup de foudre!

DORISÉE *à Roſalie.*

En cas qu'il vous convienne,
Dictez votre réponſe, elle ſera la mienne.

MÉLANIDE *à part.*

O Ciel!

DORISÉE *à Roſalie.*

Pour d'Arviane, il y faut renoncer.
(*en regardant Mélanide.*)
Madame vous dira de n'y jamais penſer.

MÉLANIDE *à part.*

Que vais-je devenir!

DORISÉE *à Mélanide.*

Qu'elle-même décide....
Que vois-je!.... Qu'avez-vous?.... Ma chere Mélanide!

MÉLANIDE *en ſe laiſſant aller dans les bras de Théodon.*

Hélas! je n'en puis plus.

THEODON.

Aidez-moi promptement.
Il faut la ramener dans ſon appartement.
[*Doriſée, Roſalie & Théodon l'emmenent.*]

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ROSALIE *seule.*

Que je hais du Marquis la recherche importune !
Faut-il que d'Arviane ait si peu de fortune !
Ah ! du moins, pour jamais s'il me perd aujourd'hui,
Un autre n'aura pas un bien qui fut à lui.
Mais, hélas ! le voici : faisons-nous violence,
Pour le persuader de mon indifférence.
Le bonheur de sçavoir qu'il me fait soupirer,
Ne pourroit plus servir qu'à le désespérer.

SCENE II.

D'ARVIANE, ROSALIE.

ROSALIE.

Que ne me fuyez-vous ? quel espoir vous attire ?

D'ARVIANE.

Vous paroissez avoir quelque chose à me dire.

ROSALIE.

Je l'ai cru. Ce n'est rien ; ne me retenez plus.

D'ARVIANE.

Pour le plus grand mépris, je prendrai ce refus.

ROSALIE.

Mais il faut donc vouloir tout ce qui peut vous plaire ?
Hé bien ! n'avez-vous point de reproche à vous faire ?

D'ARVIANE.

Le ſeul que je me faſſe eſt de vous trop aimer.

ROSALIE.

Laiſſez-là votre amour ; tâchez de vous calmer.
Que devient ce départ promis & néceſſaire ?

D'ARVIANE *plus doucement.*

J'y ſonge apparement.

ROSALIE.

On ſçait tout le contraire.

D'ARVIANE *vivement.*

C'eſt me perſécuter d'une étrange façon.
Avois-je ſi grand tort de prendre du ſoupçon ?
Oui, je reſte, & s'il faut que je me juſtifie,
C'eſt pour être témoin de votre perfidie.

ROSALIE.

Je ſuis accoutumée à vos vivacités.

D'ARVIANE.

Achevez librement ce que vous meditez,
Sans craindre déſormais que je vous importune.
Mais, en ſacrifiant l'Amour à la Fortune,
Falloit-il abuſer de ma foible raiſon ?
Ne peut-on ſe quitter ſans une trahiſon ?

ROSALIE.

Seroit-ce bien à moi que ce diſcours s'adreſſe ?

D'ARVIANE.

Deviez-vous affecter une fauſſe tendreſſe ?
Jamais tant de noirceur ne peut ſe pardonner.

ROSALIE.

De tout ce que j'entends, j'ai lieu de m'étonner.
C'eſt vous qui m'accuſez, quand je ſuis offenſée !
Et ſur quoi fondez-vous cette plainte inſenſée ?

D'ARVIANE.

Le Marquis ne va pas devenir votre époux ?

ROSALIE.

Peut-être.

D'ARVIANE.

Ce n'eſt pas votre eſpoir le plus doux ?
Pour hâter mon départ, dont j'ai prévu la ſuite,
Vous n'avez pas flatté mon ame trop ſéduite ?
Nos adieux ſont trop bien gravés dans mon eſprit.
Perfide ! en me quittant, vous ne m'avez pas dit :
Imaginez pourtant que j'y ſerai ſenſible
Autant que je dois l'être.

ROSALIE.

Ah ! rien n'eſt plus riſible.
L'interprétation vous égare & vous perd.
Si l'on preſſoit ainſi les mots dont on ſe ſert,
Et les expreſſions qui ſont de cette eſpéce,
Il faudroit du diſcours bannir la politeſſe.

D'ARVIANE.

Quoi ! le plus tendre aveu, quand on l'approfondit,
N'eſt plus qu'un compliment ?

ROSALIE.

Je vous ai toujours dit
D'une façon très-claire & très-intelligible.
Que ſans aucun amour on peut être ſenſible.
L'amitié véritable a ſa tendreſſe à part,
Qui ne fait à nos cœurs courir aucun hazard.

D'ARVIANE.

Ce n'eſt pas là le prix d'une tendreſſe extrême.
Je cherchois de l'amour.... depuis que je vous aime,
Et que vous le ſouffrez....

ROSALIE.

Pouvois-je l'empêcher ?

D'ARVIANE.

Je n'ai pu parvenir encore à vous toucher.

ROSALIE.

Je m'en rapporte à vous.

D'ARVIANE.

Que d'amour inutile,
Si l'eſtime inſipide & l'amitié ſtérile
Sont les ſeuls ſentimens qui ſoient connus de vous !
Je comptois vous en voir partager de plus doux.

ROSALIE.

Ceux que vous m'inſpirez auroient dû vous ſuffire.

D'ARVIANE.

Non, je ne vous crois pas, puiſqu'il faut vous le dire :
Je tiens depuis long-tems ce ſecret renfermé :
Ou vous n'aimez qu'à plaire, ou vous m'avez aimé.
Vous riez ?

ROSALIE.

C'eſt répondre.

D'ARVIANE.

Employez l'ironie :
Elle a dans votre bouche une grace infinie.

ROSALIE.

Mais vous ; qui m'accuſez, dites-moi donc comment
On parvient à pouvoir éconduire un amant ?
Pour ſe débaraſſer d'une vaine pourſuite,
Voulez-vous qu'une femme ait recours à la fuite ;
Ou faut-il qu'elle en faſſe une affaire d'Etat ?
Qu'elle porte en tous lieux ſa plainte avec éclat ?
En vérité, Monſieur, ce n'eſt pas trop l'uſage.
Entre nous, le parti que je crois le plus ſage,
Eſt de fermer les yeux, de ſupporter en paix
Le fléau qui s'attache à ſes foibles attraits.

D'ARVIANE.

Avec quelle malice elle ſe juſtifie !
La cruelle me brave encore & me défie !
C'eſt un peu trop long-tems s'être laiſſé trahir ;
Pour ne vous plus aimer, il faudra vous haïr.
Oui, je vous haïrai, je vous le certifie ;
C'eſt l'unique moyen de me ſauver la vie.

ROSALIE.

Il ne falloit donc pas vous y prendre ſi tard.

D'ARVIANE.

C'eſt la haine à préſent qui hâte mon départ.
Je m'en fais un plaiſir, une joie infinie.
Je ne ſens plus ma flâme, elle eſt évanouie.
Recevez les adieux les plus déterminés.

ROSALIE.

Hé bien, je les reçois.

D'ARVIANE.

Vous vous imaginez
Que je viendrai bientôt vous prier de reprendre
Un cœur qui fut toujours ſi ſoumis & ſi tendre !

ROSALIE.

J'aurois grand tort.

D'ARVIANE.

A quoi ſerviroit mon retour ?
A rien ; puiſqu'au mépris du plus parfait amour,
La fortune & vous-même avez juré ma perte.
Ma préſence vous gêne, elle vous déconcerte.

ROSALIE.

Partez, ou demeurez ; aimez, ou haïſſez. . . .

D'ARVIANE.

Et le mépris s'en mêle ; ah ! vous me raviſſez !

ROSALIE.

ROSALIE.

Vous êtes étonnant ! quel but est donc le vôtre ?
Avons-nous quelque espoir d'être unis l'un à l'autre ?

D'ARVIANE.

L'avons-nous jamais eu ?.... Mais il vaut mieux céder ;
Aussi-bien je pourrois ne me plus posséder.
A compter d'aujourd'hui, de ce moment funeste,
Je vous laisse au Marquis, que mon ame déteste.
Il sera bien heureux s'il peut vous enflammer :
Pour moi, je vais chercher un cœur qui sçache aimer.

SCENE III.

ROSALIE.

Que son sort est cruel ! du moins il peut s'en plaindre ;
Et moi, par le devoir, réduite à me contraindre,
Je ne puis recevoir aucun soulagement.
Voilà donc où conduit un tel engagement !
Nous aurions dû prévoir tant de sujets de larmes,
Dans le commencement d'un amour plein de charmes ;
Que l'esprit & le cœur sont frappés foiblement
D'un malheur, qui n'est vu que dans l'éloignement !
Enfin, mon choix est fait ; il faut que je l'annonce ;
Ma mere impatiente, attend une réponse....

SCENE IV.

THEODON, D'ARVIANE, ROSALIE.

THEODON, *en ramenant d'Arviane.*

Rentrons donc.

D'ARVIANE.

Non, Monsieur, j'ai fait trop de sermens.

THEODON.

Hé bien, parjurez-vous ; c'est le droit amans.
Il me faut, à la fois, sa présence & la vôtre.
Eh ! pour l'amour de moi, souffrez-vous l'un & l'autre.

D'ARVIANE.

Ce sera malgré moi, puisque vous m'y forcez.

ROSALIE.

Ce sera par respect, puisque vous m'en pressez.

THEODON.

Je vous suis obligé. La complaisance est rare.
Les amans sont entr'eux un peuple bien bizare....
Pardonnez ; j'oubliois que je suis devant vous.

ROSALIE.

Je vous les abandonne ; ils extravaguent tous.

THEODON.

Vous vous rendez justice. En tout cas, il me semble
Qu'on devroit, en s'aimant, un peu mieux vivre ensemble.

D'ARVIANE.

Sans doute. Est-ce ma faute, & peut-on me blâmer ?
Je ne sçais qu'adorer ; c'est ma façon d'aimer ;
Mais où trouver un cœur capable d'y répondre ?
Le choix que j'avois fait, a de quoi me confondre.

THEODON *à Rosalie.*

Ne repliquez-vous rien ?

D'ARVIANE.

J'ose l'en défier.

ROSALIE.

Moi, Monsieur ! je n'ai point à me justifier.

THÉODON.

C'est la régle entre amans : L'un se plaint, l'autre nie.
La querelle s'embrouille, & devient infinie.

ROSALIE *à Théodon.*

Pourquoi dans ce procès vouloir m'embarrasser ?
(*en montrant d'Arviane.*)
Ce doit être à Monsieur qu'il faut vous adresser.

THÉODON *à d'Arviane.*

On me renvoye à vous.

D'ARVIANE.

Non, non, qu'elle poursuive :
J'ai bien pris mon parti. Si jamais il m'arrive
D'avoir le moindre amour, je veux bien en mourir.

THEODON *à Rosalie.*

Vous en dites autant ; & sans plus discourir,
Je vois bien qu'entre vous l'affaire est décidée.
J'en suis fâché, pourtant, j'avois eu quelque idée.

D'ARVIANE.

Et qui, vous?

THÉODON.

Il n'est plus besoin de s'expliquer.

D'ARVIANE.

Ah! vous pouvez toujours nous la communiquer.

THÉODON.

Ma foi, sur l'apparence est bien fou qui se fonde.
Oui, j'aurois parié, mais toute chose au monde,
Que depuis très-long-tems, les plus tendres amours
Unissoient vos deux cœurs.

D'ARVIANE.

Eh! supposez toujours.

THÉODON.

La supposition me paroît un forte. (*à Rosalie.*)
N'en convenez-vous pas?

ROSALIE.

Sans doute; mais n'importe;
Vous pouvez contenter sa curiosité.

D'ARVIANE.

Quel étoit ce dessein?

THÉODON.

Mon projet eût été
De vous unir tous deux par un bon mariage.
J'assurois tout bien... Ils changent de visage! (*à part.*)
Dorisée eût sans doute accepté sans le parti. (*haut.*)

ROSALIE.

Quoi! ma mere?...

THÉODON.

Oui, vous dis-je; elle auroit consenti..

D'ARVIANE.

Qu'entens-je! qu'ai-je fait, grands Dieux!

ROSALIE *à part.*

Quel parti suivre!

D'ARVIANE.

Je pouvois être heureux! je n'y pourrai survivre.
(*à Rosalie.*)
Monsieur est-il possible? on daigne y concourir!
(*Il se jette à ses genoux.*)
Ah! Rosalie, hélas! dois-je vivre, ou mourir?
Je sens tous mes excès; ils sont irréparables.
L'infortune & l'erreur, toujours inséparables,

Ont causé le transport & le délire affreux,
Où vient de succomber un cœur trop amoureux.

ROSALIE.

Songez-vous bien à tout ce qu'il faut que j'oublie ?
Le reproche, l'insulte !

D'ARVIANE.

Il y va de ma vie.
L'amour au désespoir est toujours insensé.

ROSALIE.

Levez-vous.

D'ARVIANE *à part.*

Ah ! Monsieur, vous avez bien pensé.
Que rien ne vous arrête.

THÉODON.

Eh bien, l'affaire est faite,
J'ai parlé, Dorisée en paroît satisfaite.

D'ARVIANE.

Dorisée y consent ? que de félicités !
(Il baise la main de Rosalie.) (Il embrasse Théodon.)
Ma chere Rosalie !... Ah ! Monsieur, permettez....

THÉODON.

Il faut que Mélanide acheve mon ouvrage.
Allez donc au plus vîte obtenir son suffrage.

D'ARVIANE.

Nous l'aurons. Mais souffrez....

THÉODON.

Epargnez-vous ces soins.
Si vous êtes contens, je ne le suis pas moins.

SCENE V.

THÉODON, *seul.*

Travaillons à présent au bonheur de sa tante.
Je crois que le Marquis remplira mon attente ;
Que son premier amour, facile à réveiller,
Dans le fond de son cœur ne fait que sommeiller.

SCENE VI.

LE MARQUIS, THÉODON.

LE MARQUIS.

Je vous trouve à propos.

THÉODON.

J'en ai l'ame ravie.

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous décidé du bonheur de ma vie?
Monſieur, m'avez-vous mis au comble de mes vœux!
Dites; puis-je eſpérer d'être bientôt heureux!

THÉODON.

Il ne tiendra qu'à vous, ſi vous le voulez être.

LE MARQUIS.

Comment, ſi je le veux!

THÉODON.

Vous en êtes le maître.

LE MARQUIS.

N'avez-vous pas conclu?

THÉODON.

Tout eſt bien avancé.
Ne vous nommiez-vous pas le Comte d'Ormancé?

LE MARQUIS.

On m'appelloit ainſi, c'eſt mon nom véritable.
Un oncle, en me laiſſant un bien conſidérable,
M'a fait prendre à la fois ſon nom & ſon bonheur.
Je le dis volontiers, & je m'en fais honneur,
C'eſt à lui que je dois la meilleure partie
De ce que je vais mettre aux pieds de Roſalie.

THÉODON.

Ne pourrois-je ſçavoir à peu près en quel tems
Vous avez pris ce nom?

LE MARQUIS.

Depuis près de ſeize ans.

THÉODON.

Et vous étiez déja, depuis plus d'une année,
Séparé, malgré vous, de cette infortunée,

Dont la perte a causé votre juste courroux.

LE MARQUIS.

Il est vrai. Mais pourquoi !....

THÉODON.

Je n'ai point sçu de vous
Comment on appelloit une épouse si tendre.

LE MARQUIS.

Eh, Monsieur, à présent, laissons en paix sa cendre.
Elle, & le triste fruit de mon funeste amour,
Ne sont plus. Eloignons cette idée en ce jour.

THÉODON.

Mélanide est son nom ?

LE MARQUIS.

Ma surprise est extrême !
Monsieur, d'où pouvez vous l'avoir sçu ?

THÉODON.

D'elle-même.

LE MARQUIS.

Vous l'avez donc connue ?

THÉODON.

Oui.

LE MARQUIS.

Vous m'étonnez fort.
Est-ce long-temps avant qu'elle ait fini son sort ?
En quel endroit ?

THÉODON.

Sortez d'une erreur trop cruelle.
Je vous ai retrouvé cette épouse fidelle,
Toujours digne de plaire, & de vous enflâmer.
Elle respire encore, & c'est pour vous aimer.

LE MARQUIS.

Mélanide !

THÉODON.

Oui, la mort n'a point tranché sa vie.
Depuis qu'entre vos bras elle vous fut ravie,
Elle n'a point cessé d'aimer, & d'espérer.

LE MARQUIS.

Ah ! de grace, un moment, laissez-moi respirer.
De tous les coups du sort, ce n'est pas là le moindre.
Mais où falloit-il donc aller pour la rejoindre ?
Qu'ai-je à me reprocher ? où n'ai-je point erré ?
Au fond de quel désert n'ai-je point pénétré ?

Quel charme nous rendoit l'un à l'autre invisibles ?
Il est donc pour l'amour des lieux inaccessibles ?
Par tout, mais vainement, j'avois porté mes pas,
Lorsque de toutes parts on m'apprit son trépas.

THÉODON.

Monsieur, on vous trompoit.

LE MARQUIS.

Mais son silence même
M'a toujours confirmé dans cette erreur extrême.
Ah ! devoit-elle ainsi me laisser si long-tems
Déplorer des malheurs que j'ai cru trop constans ?

THÉODON.

Ne lui reprochez rien.

LE MARQUIS.

Sur les moindres nouvelles ;
Soyez sûr que l'amour m'auroit donné des aîles.

THEODON.

Eh ! ne lui faites point ce reproche indiscret.
Ses lettres ont été soustraites en secret.
Avec trop de rigueur elle étoit observée.

LE MARQUIS.

Eh ! comment donc, Monsieur, l'avez-vous retrouvée ?

THÉODON.

Elle n'est plus en proye au courroux trop réel
D'une mere inflexible, & d'un pere cruel.
Et c'est depuis trois mois, qu'avec leur destinée ;
Leur tiranie affreuse est enfin terminée.

LE MARQUIS.

Ah, Mélanide, hélas ! quel moment prenez-vous
Pour venir réclamer le cœur de votre époux ?
Malgré moi ; malgré lui, l'amour vous a trahie.
Je ne l'ai plus ce cœur, il est à Rosalie.
Ce n'est point sans combats qu'il s'est enfin rendu.
Je l'ai trop discuté, je l'ai trop défendu,
Pour oser espérer de pouvoir le reprendre :
Il est trop tard.

THÉODON.

Comment ? & qu'osez vous m'apprendre ?

LE MARQUIS.

Que je crains de céder à la fatalité
Qui pourroit m'entraîner à l'infidélité.

THÉODON.

Cette fatalité n'eſt autre que vous-même,
Vous craignez de céder ? quelle foibleſſe extrême !
Mais il faut excuſer un premier mouvement :
Vos eſprits ont été frappés trop vivement :
Vous y penſerez mieux.

LE MARQUIS.

Eclatez ſans contrainte ;
De reproches ſans nombre accablez-moi ſans crainte :
Les plus ſanglans de tous, ſont ceux que je me fais.

THÉODON.

Eh! croyez-vous par-là vos devoirs ſatisfaits?

LE MARQUIS.

Ma reſſource eſt du moins d'être plus excuſable.

THÉODON.

Ah, Ciel! cette reſſource indigne & mépriſable
N'eſt pas faite pour vous. Malheur à qui s'en ſert!
Hélas! preſque toujours c'eſt elle qui nous perd.
Sans faire un ſeul effort, vous vous laiſſez abattre?
De peur de triompher, vous n'oſeriez combattre?

LE MARQUIS.

Mes efforts pourroient bien devenir ſuperflus.

THÉODON.

Ah! vous devez ſentir qu'il en coûte bien plus
A trahir ſon devoir, qu'à vaincre ſa foibleſſe.

LE MARQUIS.

Vous n'avez ni mon cœur, ni le trait qui le bleſſe.

THÉODON.

Non, mais j'ai, comme ami, votre gloire à ſauver :
C'eſt un bien aſſez cher pour vous le conſerver.
Etouffez un amour qui n'eſt plus légitime.
Le penchant doit finir où commence le crime.

LE MARQUIS.

Le crime, dites-vous?

THÉODON.

Le mot m'eſt échapé.
Je ne m'en dédis point, quoiqu'il vous ait frappé.
Je vois quelles raiſons votre amour vous prépare.
Vous allez m'alléguer qu'un arrêt vous ſépare.
Pouvez-vous à préſent revendiquer des loix
Que vous ne trouviez pas ſi juſtes autrefois?
Soyez vrai, j'interroge ici votre droiture.

Vous

Vous êtes-vous crû libre après cette rupture?
Pourquoi donc Mélanide a-t-elle si long-tems
Nourri dans votre sein les feux les plus constans?
Vous n'aurez donc été fidèle qu'à son ombre?
Quoi! si tôt qu'elle sort de la nuit la plus sombre,
Vous objectez l'arrêt qui vous a séparés?
Ce n'est plus lui, c'est vous qui la deshonorez.
Quel prix réservez-vous à l'amour le plus tendre?
Quelle horreur sur vos jours est prête à se répandre?
Vous n'aurez donc été qu'un lâche suborneur?

LE MARQUIS.

Cet amour excessif, qui maîtrise mon cœur,
N'a jamais, dans le vôtre, altéré la sagesse.
On censure aisément quand on est sans foiblesse.
Souvenez-vous du moins, si je me suis rendu,
Que ce n'a pas été sans m'être defendu,
Ma résolution incertaine & flottante
Ne pouvoit se fixer, ni remplir votre attente.
Mon amour indécis me laissoit en suspens.
Vous ne pouviez prévoir ce fatal contre-tems.
Mais qui dois-je accuser, si j'en suis la victime?
A qui dois-je ma perte? à vous, qui, vers l'abîme
Pressant toujours mes pas par la crainte enchaînés,
Enfin jusques au fond les avez entraînés.
Pensez-vous que je puisse, au gré de votre zèle,
Me relever d'abord d'une chûte mortelle?
Ne le présumons pas: j'y vois trop peu de jour.
La pente qui m'aidoit, sert d'obstacle au retour.
Cependant, quel que soit cet amour si funeste,
J'armerai contre lui la vertu qui me reste.

THEODON.

J'en dois tout espérer.

LE MARQUIS.

Vous m'avez pénetré.
Dans toutes vos raisons mon esprit est entré:
Mais le cœur n'est jamais si facile à convaincre:
Je ne sçais si le mien pourra se laisser vaincre.

THÉODON.

Ne vous arrêtez pa à de foibles essais.

LE MARQUIS.

Je réponds des efforts, & non pas du succès.

SCENE VII.

UN VALET, LE MARQUIS, THÉODON.

LE VALET *au Marquis.*

Monsieur, j'allois chez vous. Madame Dorisée
Veut vous voir un moment pour affaire pressée.

LE MARQUIS.

(*au Valet.*) (*à Théodon.*)
J'y vais. Permettez-vous ?...

THEODON.

J'ose vous en prier.

SCENE VIII.

THÉODON, *seul.*

Il ne devine pas qu'on va le supplier
De ne plus désormais penser à Rosalie.
Ce que je viens de faire est un coup de partie,
Qui les sauve tous quatre, & moi-même avec eux.
Car enfin il étoit pour moi bien douloureux
D'être, sans y penser, le complice d'un crime
Dont Mélanide alloit devenir la victime.
Mais, en réparant tout, j'ai rempli mon devoir :
Et comme, enfin, l'amour s'envole avec l'espoir,
Le Marquis, à présent, aura bien moins de peine
A reprendre son cœur & sa premiere chaîne.

SCENE IX.

D'ARVIANE, THÉODON.

D'ARVIANE.

Monsieur, vous avez cru faire mon bonheur ?

THEODON.

Oui.

D'ARVIANE.

Saçchez qu'il n'en est rien ; tout est évanoui.
Je suis au désespoir.

THEODON.

Et quelle en est la cause ?

D'ARVIANE.

A ma félicité Mélanide s'oppose :
Il lui plaît d'éluder & de temporiser.

THEODON.

Pourquoi ? quelle raison la peut autoriser ?

D'ARVIANE.

Elle prétend, dit elle, en avoir de secrettes.

THEODON.

Vous m'étonnez.

D'ARVIANE.

Ce sont de méchantes défaites ;
Et je vois qu'elle cherche à rompre honnêtement.

THÉODON.

Je ne la connois pas.

D'ARVIANE.

C'est un entêtement.
Dorisée aussi tôt, sensible à cet outrage,
A mandé le Marquis.

THÉODON.

Oui, je sçais le message.

D'ARVIANE

Et pour que mon malheur fût plutôt consommé,
Il faut qu'on ait trouvé cet homme à point nommé.
Il est venu : jugez si mon bonheur s'arrange.

THÉODON.

Il faut voir d'où provient ce changement étrange.

D'ARVIANE.

Monsieur, je suis perdu.

THÉODON.

Sçachez vous moderer ?
Attendez qu'il soit tems pour vous désespérer.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

THEODON, MÉLANIDE.

MÉLANIDE.

Telle est de mon refus la cause nécessaire.
D'Arviane est outré. Mais que pouvois-je faire ?
Quand j'aurois consenti, rien n'eût été conclu.
Dans cette occasion, n'auroit-il pas fallu
Faire de notre état l'histoire infortunée ?
Dorisée eût alors rompu cet himenée.
Et pourquoi sans besoin vouloir s'humilier !
Répandre ses malheurs, c'est les multiplier.

THEODON.

J'ai cru que mon projet vous seroit plus utile.
Cet hymen à présent me paroît difficile :
Quel dommage ! Il pouvoit nous rendre tous heureux.

MÉLANIDE.

Voilà tous mes secrets, ils sont si douloureux,
Qu'il faut les arracher les uns après les autres.

THÉODON.

Il est peu de malheurs aussi grands que les vôtres.

MÉLANIDE.

Voyez la cruauté du sort qui me poursuit.
Quand tout semble contraire à l'ingrat qui me fuit,
Quand je puis à mon gré lui ravir ma rivale,
Il faut qu'il se rencontre une raison fatale,
Qui me force à laisser combler mon déshonneur.
Pour mon malheureux fils & pour moi quelle horreur !
Mais enfin croyez-vous qu'on soit assez barbare
Pour nous livrer tous deux aux pleurs qu'on nous prépare ?

THEODON.

Je le crains.

MÉLANIDE.

Vos efforts seroient infructueux !

On a tant de pouvoir sur un cœur vertueux.
Le sien est fait pour l'être ; il l'etoit, j'en suis sure.
Eh ! pourquoi voulez-vous qu'il devienne parjure ?
Vous êtes effrayant, quand l'espoir me séduit.

THEODON.

Je voudrois, en l'état où le sort nous réduit,
Pouvoir, sans vous tromper, dissiper vos allarmes.
Mais, hélas ! je ne puis que partager vos larmes ;
Je tremble que bien-tôt, peut-être dès ce jour,
Votre époux ne vous soit arraché par l'amour.
Tout m'allarme pour vous, & rien ne me rassure.
Peut-être en ce moment signe-t-il son parjure.

MÉLANIDE.

Ah ! perfide, arrêtez ; c'est l'arrêt de ma mort ——
Vous n'empêcherez pas un si cruel accord ?

THEODON.

Eh, Madame, comment ?

MÉLANIDE.

Votre pitié se lasse ?

THEODON.

On me fait un secret de tout ce qui se passe.

MÉLANIDE.

Ainsi donc Rosalie accepteroit mon bien !

THEODON.

C'est ce qui me surprend, & j'apprehende bien
Que de tant de grandeurs, la brillante chimere,
N'ait ébloui la fille aussi bien que la mere.
Rosalie est d'ailleurs contrainte d'obéir.
Elle n'a pas le choix.

MÉLANIDE.

Tout sert à me trahir.
Ah ! Monsieur, vous voyez qu'en cet état funeste,
La pitié que j'inspire, est tout ce qui me reste.
Ai-je épuisé la votre ? il me seroit affreux ——

THEODON.

Elle suit vos malheurs, & redouble avec eux.

MÉLANIDE.

Et me permettez-vous d'en abuser encore ?

THEODON.

Ah ! votre confiance & m'oblige & m'honore ;
Disposez de mon zele.

MÉLANIDE.

Auprès de mon époux
Daignez donc l'employer, portez les derniers coups:
Faitez-lui bien sentir que s'il me sacrifie,
Mes pleurs seront autant de taches sur sa vie ;
Que le bien qu'il reprend, est un vol qu'il me fait;

Des plus vives couleurs peignez-lui son forfait :
Dites-lui qu'en m'ôtant ma gloire, il perd la sienne,
Que sa honte sera plus grande que la mienne;
Et qu'il est (quel que soit l'excès de mes douleurs)
Plus affreux d'être en proie aux remords qu'aux malheurs.
Mais non. Ne vous servez que des plus douces armes ;
Jusqu'au fond de son cœur faites couler mes larmes :
Helas ! ne lui portez que des gémissemens,
Que de tendres douleurs & des embrassemens.
Renouvellez lui bien la foi que je lui donne,
De lui garder toujours ce cœur qu'il abandonne;
Ce cœur qui lui parut un don si précieux;
Cet heureux temps n'est plus. Mais, Monsieur, faites mieux,
Parlez-lui de son fils; il sauvera sa mere.
Qui peut mieux resserrer une chaîne si chere !
Qu'il regarde en pitié le fruit de son amour,
Quoique ce soit de moi qu'il ait reçu le jour.
Dans ce gage innocent de sa tendresse extrême,
Je le conjure, helas ! de ne voir que lui-meme.
Mon sort sera trop doux, si, pour prix de mes pleurs,
Il daigne sur son fils réparer mes malheurs.

THEODON.

Mais voudra-t il m'entendre ? On fuit ceux qu'on redoute.
Il a lieu de me craindre ; il me fuira sans doute.
Et contre lui tantôt n'ai-je pas éclaté?
J'esperois son retour; il m'en avoit flatté.

MÉLANIDE.

Toute ressource enfin seroit-elle épuisée ?
Si j'allois me jetter aux pieds de Dorisée,
L'aveu de mon état seroit-il indiscret ?

THEODON.

C'est lui dire un peu tard ce malheureux secret.
Pourquoi ne pas aller, dans ce peril extrême,
A l'auteur de vos maux, au Marquis, à lui-même ?
Vous aurez contre lui des traits victorieux.
Quelque enchanté qu'il soit, paroissez à ses yeux ;
Par un charme plus fort, on en détruit un autre.

MÉLANIDE.

Et sur quoi fondez-vous mon espoir & le vôtre ?
Sur des foibles appas, que le temps & les pleurs ——

THEODON.

Madame, comptez mieux sur vous-même. D'ailleurs,
On s'embellit encore en voyant ce qu'on aime.
Vous n'imaginez pas quelle puissance extrême
Ont les pleurs d'un objet qu'on a trouvé charmant.

MÉLANIDE.

Quand on les fait repandre, on les brave aiſément.

THEODON.

Ne perdons point de temps, venez-y tout-à-l'heure.

MÉLANIDE.

Si je tombe à ſes pieds, il faudra que j'y meure.

THEODON.

Eſperez que ſon cœur ne reſiſtera pas.
Il faut que votre fils accompagne vos pas;
Qu'il joigne à vos attraits ſa jeuneſſe & ſes charmes.
Madame, ils donneront plus de force à vos larmes.
Vous porterez tous deux d'inévitables coups.
Je vous ſeconderai. Nous vous aiderons tous.

MÉLANIDE.

Je ne balance plus. Puiſſent, ſous vos auſpices,
La nature & l'amour nous devenir propices!
Vous guiderez mes pas. J'irai dès aujourd'hui;
J'y conduirai mon fils : je n'eſpere qu'en lui.

SCENE II.

UN VALET, THÉODON, MÉLANIDE.

LE VALET, *en donnant un billet à Mélanide.*

De la part de Madame.

MÉLANIDE.

(Au Valet.) Eh, qu'a-t-elle à me dire?
C'eſt aſſez.

SCENE III.

THEODON, MÉLANIDE.

MÉLANIDE.

Voyons donc ce qu'elle peut m'écrire.

(Elle lit.)

Je vous donne au plutôt ce malheureux avis;
D'Arviane, chez moi, vient de ſe méconnoître,
Et d'inſulter vivement le Marquis.
L'outrage eſt de ſa part auſſi grand qu'il peut l'être;
J'en fremis. Voyez donc, & tâchez de trouver

Les moyens d'empêcher ce qui peut arriver.
C'est à moi de frémir.

THEODON.

Cette affaire est affreuse.

MÉLANIDE.

D'Arviane ! —— Ah, Monsieur, que je suis malheureuse !
Je crains sa violence, elle peut aller loin.

THEODON.

Les momens nous sont chers. Vous, d'abord ayez soin
D'arrêter d'Arviane : empêchez qu'il ne sorte :
Et moi, de mon côté, je m'en vais faire ensorte
Qu'il ne se passe rien de la part du Marquis.

MÉLANIDE.

Que ne vous dois-je pas !

THEODON.

Mes soins vous sont acquis.

MÉLANIDE.

Si d'Arviane entroit ici, je vous supplie,
Daignez me l'envoyer.

THEODON.

Vous serez obéie.

SCENE IV.

MÉLANIDE *seule.*

JE tremble que déja son aveugle fureur
Ne l'ait précipité dans la derniere horreur.
Peut-être, en ce moment, que chacun d'eux conspire——
Mon cœur s'ouvre ; mon sein doublement se déchire ;
J'y reçois tous les coups qu'ils peuvent se porter——
Cette attente est pour moi trop rude à supporter ;
Il faut ——

SCENE V.

D'ARVIANE, MÉLANIDE.

MÉLANIDE.

QU'avez-vous fait ? vous n'avez qu'à poursuivre,
Et bien-tôt avec vous on n'osera plus vivre.

D'ARVIANE.

Quoi donc ?

MÉLANIDE.

Tenez, voyez, lisez ce qu'on m'écrit.

C'eſt bien à vous, Monſieur, à céder au dépit !
Voilà donc la douceur que vous m'aviez promiſe ?

D'ARVIANE.

La ſenſibilité ne m'eſt donc pas permiſe ?

MÉLANIDE.

Non, quand elle s'exhale avec trop de chaleur.
Monſieur, il faut apprendre à ſouffrir un malheur;
Quand on ne le ſçait pas, on s'en attire un autre.

D'ARVIANE.

Pour un moment d'oubli, quel courroux eſt le vôtre ?

MÉLANIDE.

Un moment d'imprudence a ſouvent fait verſer
Des larmes, que le tems n'a pu faire ceſſer.

D'ARVIANE.

Dans l'etat où je ſuis, pouvois-je me contraindre ?
Mais de vous-même auſſi n'oſerois-je me plaindre ?
Si vous m'aimez encore; au nom de cet amour,
Dites-moi donc pourquoi je perds tout en ce jour ?
Vous aviez dans vos mains le bonheur de ma vie,
Je pouvois être heureux ; vous m'otez Roſalie.
Par quelle cruauté faut-il que ce Marquis
Vous doive tout le bien que je m'étois acquis ?
Car il le tient de vous. Dans cette concurrence,
Cet homme devoit-il avoir la préférence ?

MÉLANIDE.

Envers votre Rival ſoyez plus circonſpect,
Et ne ſortez jamais du plus profond reſpect
Que vous devez avoir pour lui ; je vous l'ordonne.

D'ARVIANE.

Et par quelle raiſon ! —— Mais votre ordre m'étonne.
Qui, moi, le reſpecter ? Ah ! retranchez ce point.

MÉLANIDE.

Je l'exige de vous.

D'ARVIANE.

Et ne faudra-t-il point
Que je lui faſſe auſſi des excuſes ?

MÉLANIDE.

Sans doute :
Il faut vous y réſoudre ; oui quoi qu'il vous en coute.
Croyez que mon conſeil n'eſt pas indifférent.
Obéiſſez enfin ; ce n'eſt qu'en réparant,
Qu'on peut tirer parti des fautes qu'on a faites.

D'ARVIANE.

Madame, y penſez-vous ?

MÉLANIDE.

Je ſçais ce que vous êtes.

D'ARVIANE.

Ah ! c'en eſt un peu trop. Ne m'abaiſſez pas tant.
Mon rival, ſi l'on veut, eſt un homme important.
Eh ! que me fait, à moi, ſi ſa fortune eſt grande ?
Parce qu'il eſt heureux, faut-il que j'en dépende ?
Les procédés reçus, entre gens tels que nous,
Ne ſouffrent pas que j'aille embraſſer ſes genoux.
S'il ſe croit offenſé, nous avons notre uſage.
Je ne ſuis pas encore à mon apprentiſſage.

(En mettant la main ſur ſon épée.)

S'il veut, nous nous verrons. Ceci nous rend égaux.

MÉLANIDE.

Je gémis de vous voir des ſentimens ſi faux.
Et pour qui?—Mais je cede ; il vaut mieux vous apprendre
Les cauſes d'un refus qui vous a dû ſurprendre.
J'ai prévu, dès long-temps, ce qui vient d'éclater.
J'ai combattu vos feux, bien loin de vous flatter.
Je vous ai toujours dit que jamais l'hymenée
N'uniroit Roſalie à votre deſtinée ;
Que même ſon amour vous étoit ſuperflu.

D'ARVIANE.

Madame, cependant, ſi vous aviez voulu ——

MÉLANIDE.

Si j'avois pû détruire un obſtacle invincible :
Qui rend ce mariage entre vous impoſſible,
Je n'aurois pas été moins heureuſe que vous.

D'ARVIANE.

Quel obſtacle s'oppoſe à des liens ſi doux ?

MÉLANIDE.

Votre état.

D'ARVIANE.

Mon état, dites-vous ? J'en fais gloire.
Je ſers avec honneur ; dumoins j'oſe le croire.
Et ſi quelque revers n'arrête point mes pas,
Je ferai mon chemin.

MÉLANIDE.

Vous ne m'entendez pas.

D'ARVIANE.

Seroit-ce ma fortune ? Elle eſt aſſez bornée ;
J'en conviens avec vous. Mais, quoi donc ? l'hymenée
N'a-t il jamais été l'ouvrage de l'amour ?
Serois-je le premier ? on en voit chaque jour ——

MÉLANIDE.

Mais ils ſont aſſortis du moins par la naiſſance.

D'ARVIANE.

De la mienne, il eſt vrai, j'ai peu de connoiſſance.
Depuis que le hazard a pu nous réunir,

Vous avez évité de m'en entretenir.
Mais je vous appartiens ; ce titre me rassure :
Oui, j'ai quelque naissance : elle n'est point obscure.

MÉLANIDE.

Ah ! bien loin d'en avoir, gémissez d'être né.

D'ARVIANE.

Je frémis !

MÉLANIDE.

Et voilà l'obstacle infortuné
Que j'avois toujours craint de vous faire connoître.

D'ARVIANE.

Moi, j'aurois à rougir de ceux qui m'ont fait naître ?
Quel est donc le néant où j'ai puisé le jour ?

MÉLANIDE.

Que voulez-vous sçavoir ?

D'ARVIANE.

Parlez-moi sans détour.
La source de ma vie est donc bien méprisable ?

MÉLANIDE.

Elle est de part & d'autre assez considérable :
Mais ——

D'ARVIANE.

Quoi donc ? Quel malheur me seroit survenu ?

MÉLANIDE.

Il est affreux.

D'ARVIANE.

Comment ?

MÉLANIDE.

Vous êtes méconnu.
Vous êtes à la fois le fruit & la victime
D'un hymen, que la loi n'a pas cru légitime.
Ceux qui vous ont fait naître, au désespoir réduits,
L'un de l'autre ont été séparés.

D'ARVIANE.

Et je suis ! —

MÉLANIDE.

Une attente fondée, & trop bien confondue,
A soutenu long-temps votre mere éperdue ;
Elle a cru que des nœuds brisés, malgré l'amour,
Entr'elle & son époux se renoueroient un jour.

D'ARVIANE.

Ne seroit-elle plus ?

MÉLANIDE.

Elle est toujours fidelle.

D'ARVIANE.

Son époux est donc mort ?

MÉLANIDE.

Il ne vit plus pour elle.

D'ARVIANE.

Il ne vit plus pour elle ! & quoi ! cet inhumain,
En nous restituant son cœur avec sa main,
Pourroit venger l'hymen, l'amour & la nature,
Et n'a pas fait cesser cette indigne rupture ?

MÉLANIDE.

Son cœur, par un amour impossible à dompter,
Involontairement s'est laissé surmonter.

D'ARVIANE.

Devois-je naître ? ah, Ciel ! tu m'as choisi mon pere.
Dans un jour malheureux de haine & de colere.
Daignez me le nommer ; je veux dès aujourd'hui
Suivre par tout ses pas, & m'attacher à lui ;
J'irai lui reprocher ma honte & son parjure.

MÉLANIDE.

Ne sçachez rien de plus.

D'ARVIANE.

Ah ! je vous en conjure.

MÉLANIDE.

Je ne puis.

D'ARVIANE.

Et pourquoi ne voulez-vous donc pas
Que j'aille, de sa main, recevoir le trépas ?
Est ce pour m'accabler qu'il m'a donné la vie ?
C'est un fardeau pour moi de honte & d'infamie.

MÉLANIDE.

Vous me faites trembler.

D'ARVIANE.

Ne me refusez plus.

MÉLANIDE.

Vous ferez, près de moi, des efforts superflus.
L'état où je vous vois, a trop de violence.
L'épouvante & l'effroi m'imposent le silence.

D'ARVIANE.

Pourquoi veux-je sçavoir ce secret accablant,
Puisqu'on ne peut venger un affront si sanglant ?
Me refuserez-vous aussi, dans ma misere,
La grace & la douceur de connoître ma mere ?

MÉLANIDE.

Hélas !

D'ARVIANE.

Vous soupirez ! En suis-je abandonné ?
Désavoué, sans doute. En dois-je être étonné ?
Je me rends la justice affreuse, qui m'est dûe.
Le sein qui m'a conçu doit frémir à ma vue :

C'eſt pour elle un ſupplice, elle a droit de me fuir ;
Ma vie eſt ſon opprobre, elle doit me haïr.

MÉLANIDE.

Elle ne vous haït point ; croyez qu'elle vous aime,
Qu'elle gémit ſur vous, plus que ſur elle-même.

D'ARVIANE.

Ne refuſez donc plus à mes empreſſemens,
Le bonheur de jouir de ſes embraſſemens :
Qu'au moins, dans nos malheurs, notre amour nous raſſemble,
Nous les adoucirons, en les pleurant enſemble.

MÉLANIDE.

Ne la connoiſſez point.

D'ARVIANE.

Ou réuniſſez-nous,
Ou vous allez me voir mourir à vos genoux.

MÉLANIDE.

Que vous êtes preſſant!

D'ARVIANE.

Que vous êtes cruelle !

MÉLANIDE.

Votre mere ſe rend ; vous l'emportez ſur elle ——
Ah, mon fils !

D'ARVIANE.

Quoi ! c'eſt vous ? mon cœur eſt ſatisfait.
Le Ciel a fait pour moi le choix que j'aurois fait.

MÉLANIDE.

Hélas ! votre deſtin n'eſt pas moins déplorable.

D'ARVIANE.

O mere la plus tendre & la plus adorable !

MÉLANIDE.

Si vous m'aimez autant que je crois l'entrevoir ;
Ayez donc ſur vous-même un peu plus de pouvoir.
Vous voyez quel doit être un jour votre partage.
Il faut, au fond des cœurs, vous faire un héritage.
Leur conquête n'eſt pas l'ouvrage d'un moment ;
On les gagne avec peine, on les perd aiſément :
Mais la douceur attire, & retient ſur ſes traces
L'amitié, la faveur, la fortune & les graces.
La hauteur n'a jamais produit que des malheurs :
Je vous laiſſe y penſer, je vais cacher mes pleurs.

SCENE VI.

D'ARVIANE, *seul.*

ME voilà donc instruit de mon sort effroyable ;
Grands Dieux ! quel en est donc l'auteur impitoyable ?
Hélas ! je l'aurois sçu, si j'avois pû calmer
Mes esprits & mes sens, trop prompts à s'allumer.
A sa discrétion j'aurois été me rendre ;
Peut-être sa pitié —— Que devois-je en attendre,
Puisque tant de vertu, jointe à tant de beauté,
N'ont pu de cet ingrat vaincre la cruauté ?
Quelle idée imprévue, & peut-être insensée,
Se forme tout-à-coup au fond de ma pensée ?
Je ne sçais ; mais je sens accroître mes soupçons,
Quand je pense aux conseils, aux avis, aux leçons,
Qu'au sujet du Marquis j'ai reçu de ma mere,
Elle y prend intérêt : quel en est le mystere ?
Pourquoi tous ces égards, & ce profond respect
Qu'elle exige pour lui ? cet ordre m'est suspect.
Ce Monsieur d'Orvigny, qu'on veut que je révere,
Seroit-il à la fois mon rival & mon pere ?
Lui ? —— dans ce doute affreux, tout se confond en moi,
Haine, desir, terreur, espoir, amour, effroi :
Je ne démêle rien dans ce trouble funeste.
Qui m'en faira sortir ? —— Mais Théodon me reste :
Il est instruit. Allons, & tâchons d'arracher
Le malheureux secret que l'on veut me cacher.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

THÉODON, LE MARQUIS.

THEODON.

PLus d'Arviane a tort, plus il doit être à plaindre.

LE MARQUIS.

Y songez-vous ? à quoi voulez-vous me contraindre ?
C'est, pour un étourdi, prendre beaucoup de soin.
Ce jeune homme a poussé l'affaire un peu trop loin.
C'est une offense en forme, une insulte marquée,
Qui jamais ne peut être autrement expliquée.
Elle a trop éclaté dans toute la maison :
Il faut bien, malgré moi, que j'en tire raison.

THEODON.

Vous ne le fairez pas.

LE MARQUIS.

Pourquoi donc, je vous prie ?
J'y suis très-résolu.

THEODON.

Vous en perdrez l'envie,
Quand vous serez instruit d'un secret important,
Dont je ne suis instruit que depuis un instant.

LE MARQUIS.

Quand je serai vengé, vous pourrez me l'apprendre.

THEODON.

Il ne seroit plus temps.

LE MARQUIS.

J'ai peine à vous comprendre.

THEODON.

Si vous sçaviez à qui d'Arviane appartient ! —

LE MARQUIS.

Que m'importe ?

THEODON.

Ah, Monsieur ! —

LE MARQUIS.

Dites ; qui vous retient ?

THEODON.

Vous en auriez pitié.

LE MARQUIS.

Suis-je ami de son pere ?
Parlez.

THEODON.

Hélas !

LE MARQUIS.

Eh bien ?

THEODON.

Mélanide est sa mere.

LE MARQUIS.

Ah ! que m'annoncez-vous ?

THEODON.

C'est cet infortuné,
Qu'en de temps plus heureux, l'amour vous a donné ;
Enfant né pour pleurer la honte de sa mere,
Déplorable héritier d'opprobre & de misere,
Sans état, sans aveu, sans nom, sans bien, sans rang,
Qui va se voir privé de tous les droits du sang,
Au lieu d'être un objet d'amour, de complaisance,
De ressource, de joie, & de reconnoissance.
Il devoit être heureux de vous devoir le jour.

LE MARQUIS.

Hélas !

THEODON.

C'étoit par lui que l'hymen & l'amour
Comptoient que vous deviez vous survivre à vous-même :
C'est un bien que le Ciel ne fait qu'à ceux qu'il aime.
Vous l'avez ; & pourquoi n'en jouissez-vous pas ?
Que voulez-vous de plus, qu'un sort si plein d'appas ?
Qu'une épouse pour vous si tendre & si constante,
Et qu'un fils en état de remplir votre attente ?
Songez que, pour jamais, vous allez vous priver
Du bonheur le plus grand qui pût vous arriver.

LE MARQUIS.

Eh ! daignez m'épargner. Quelle attaque imprévue !
Ah ! Rosalie, hélas ! pourquoi vous ai-je vue ?
Devois-je rencontrer vos dangereux appas ?
Quelle étoile funeste alors guida mes pas ?
Rendez-moi donc ce cœur trop épris de vos charmes :
Son infidelité fait verser trop de larmes.

THEODON.

Vous les payerez cher, je puis vous l'annoncer.
Mélanide bien-tôt vous en faira verser.

Elle

Elle vivoit pour vous. Il faut bien quelle meure.

LE MARQUIS.

Qu'entends-je !

THÉODON.

Vous allez hâter sa derniere heure.

LE MARQUIS.

Ah ! cruel, je le vois, vous voulez mon trépas.
Oui, s'il faut que je brise un nœud si plein d'appas —
Mais, comment parvenir à cet effort suprême ?
Est-ce à l'Amour heureux à s'immoler lui-même ?

THÉODON.

Quand il est criminel, il ne peut être heureux.
Mais, voilà votre fils, je vous laisse tous deux.

SCENE II.

D'ARVIANE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS *à part.*

THéodon ne doit pas avoir eu l'imprudence
De faire à d'Arviane aucune confidence.

D'ARVIANE.

Quand, jusquau fond du cœur pénétré de regret,
Je chercehe à reparer un transport indiscret,
Avec quelque bonté daignerez-vous m'entendre ?
Je viens chercher ma grace. A quoi dois-je m'attendre ?

LE MARQUIS.

Dès que vous souhaitez que tout soit effacé,
Je ne me souviens plus de ce qui c'est passé.

D'ARVIANE.

Je craignois de trouver un rival inflexible,
Prévenu contre moi d'une haine invincible.
Si vous me haïssiez, mon sort seroit affreux.

LE MARQUIS.

On ne haït pas toujours ceux qu'on rend malheureux.

D'ARVIANE.

Cet aveu n'adoucit mes maux qu'en apparence,
Si vous ne me voyez qu'avec indifférence.

LE MARQUIS *à part.*

Croyez que je vous plains. Tous mes sens sont troublés.

D'ARVIANE.

Votre pitié m'est chere. Ah ! si vous la réglez
Sur l'état où je suis, elle doit être extrême.

LE MARQUIS.

Je ſçais qu'il eſt cruel de perdre ce qu'on aime.

D'ARVIANE.

J'ai bien d'autres ſujets de me déſeſpérer.
Je ſerois trop heureux de n'avoir à pleurer
Qu'une ſi douloureuſe & ſi triſte infortune :
Cette perte, après elle, en entraîne encore une.
On n'éprouva jamais un revers plus affreux.
Hélas ! j'avois un pere illuſtre, généreux,
Digne d'être à jamais ma gloire & mon modele ;
Je ne pouvois ſortir d'une ſource plus belle.
Vain bonheur ! au mépris de l'amour paternel,
Il veut couvrir ſon ſang d'un opprobre éternel ;
A ſes premiers liens il s'arrache de force,
Et va ſacrifier, au plus affreux divorce,
La nature, l'hymen & l'amour gémiſſant.
Je ſerai dénué de tout ce qu'en naiſſant,
Le plus vil des mortels apporte avec la vie.
Malheureux d'être né, je vais porter envie
A tous ceux qui devoient me voir au-deſſus d'eux :
J'en deviens le dernier & le plus malheureux —
Je vous vois attendri ! je me flatte, j'eſpere
Que vous ne prenez pas le parti de mon pere.

LE MARQUIS.

Il ſeroit mal-aiſé de le juſtifier.

D'ARVIANE.

En vous, entierement, je puis donc me fier.
Je ſuis trop malheureux pour n'être pas timide.
Dans cette extrêmité, je vous prends pour mon guide.

LE MARQUIS.

Moi ?

D'ARVIANE.

Vous-même. A qui donc puis-je mieux m'adreſſer ?
Ma confiance, hélas ! doit-elle vous bleſſer ?
Par bonté, dites-moi, ce qu'il faut que je faſſe.
Mon pere va bien-tôt combler notre diſgrace.
Avant qu'un autre hymen le ſépare de nous,
Ne pourrois-je, en tremblant, embraſſer ſes genoux ? —
Croyez-vous qu'un refus puniroit mon audace ?
Quoi ! mon pere ?—ah ! Monſieur, mettez-vous à ma place ?
Suppoſez un moment que je ſois votre fils :
Que feriez vous ? Parlez.

LE MARQUIS *à part.*

Sçauroit il qui je ſuis ?

(*à d'Arviane.*)

Je vous offre à jamais l'amitié la plus tendre.
De mes ſoins les plus doux vous devez tout attendre.

D'ARVIANE.

Puis-je me contenter d'un vain ſoulagement ?
Cruel ! je ne veux point de dédommagement.
Vous avez dû m'entendre. A quoi ſert le myſtere ?
Ou laiſſez-moi périr, ou rendez-moi mon pere.
C'eſt moi qui ſuis le fruit de vos premiers ſoupirs.
Songez que ma naiſſance a comblé vos deſirs ;
Du plus grand des malheurs doit elle être ſuivie ?
Qu'une ſeconde fois je vous doive la vie.
Je ne veux en jouir que pour vous honorer :
Je ne veux reſpirer que pour vous adorer —
N'oſez-vous voir les pleurs que vous faites répandre ?
A tant de fermeté je ne pouvois m'attendre.
Vous me feriez penſer que je me ſuis mépris ;
Qu'en effet je n'ai point le titre que j'ai pris,
Et que je n'ai ſur vous aucun droit à prétendre.
Vous êtes vertueux, & vous ſeriez plus tendre.
J'ai cru de faux ſoupçons — Ah ! daignez m'excuſer :
Ils étoient trop flatteurs pour ne pas m'abuſer.
On m'avoit mal inſtruit. Rentrons dans ma miſere.
Avant que de ſortir de l'erreur la plus chere,
Et de quitter un nom que j'avois uſurpé,
Vous-même montrez-moi que je m'étois trompé :
Vous pouvez m'en donner la preuve la plus ſûre ;
Je vous ai fait tantôt une aſſez grande injure ;
En rival furieux, je me ſuis égaré ;
Si vous ne m'êtes rien, je n'ai rien réparé.
L'excuſe n'a plus lieu. Votre honneur vous engage
A laver dans mon ſang un ſi ſenſible outrage.
Oſez donc me punir, puiſque vous le devez.
Vous allez m'arracher Roſalie ; achevez,
Prenez auſſi ma vie, elle me déſeſpere.

LE MARQUIS.

Malheureux ! — Qu'oſes-tu propoſer à ton pere ?

D'ARVIANE.

Ah ! je renais.

LE MARQUIS.

Que vois-je ? ô Ciel ! en eſt-ce aſſez ?

SCENE III *& derniere.*

MÉLANIDE, DORISÉE, THÉODON, ROSALIE, LE MARQUIS, D'ARVIANE.

MÉLANIDE.

Vous rappellerez-uous des traits presque effacés ?
On veut, avant ma mort, que je vous importune ;
Et je viens à vos pieds pleurer notre infortune.
Mon fils, unissons-nous.
[*Elle va pour se jetter aux pieds du Marquis, qui l'en empêche.*]

D'ARVIANE *se jettant aux pieds du Marquis.*

Mon pere !

LE MARQUIS *à Mélanide.*

Pardonnez
Au trouble où tous mes sens se sont abandonnés. *à part.*
Que je me sens confus, interdit & coupable !

MÉLANIDE.

Vous craignez, je le vois, que je ne vous accable ;
Mais loin de me laisser aigrir par mes malheurs,
Quel que soit le sujet qui fait couler mes pleurs,
Hélas ! je sçais toujours excuser ce que j'aime.
Vous causez, malgré vous, mon infortune extrême.
Une si longe absence, & les bruits de ma mort,
Ont rendu votre cœur le maître de son sort.
Je devois succomber. La fortune jalouse,
Dès long-tems auroit dû vous ravir votre épouse :
Pardonnez si j'emprunte encore un nom si doux,
Je cède à l'habitude, elle me vient de vous.
Mais, sans parler de moi, ni de ma déstinée,
Je vous remets le fruit du plus tendre hymenée.
J'aurois lieu d'espérer que cet infortuné
Ne démentiroit point le sang dont il est né,
Et qu'il pourroit vous être aussi cher qu'à sa mere.
Daignez donc vous charger de toute sa misere.
Permettez qu'il s'éleve en secret sous vos yeux :
Il n'aura plus que vous — Recevez mes adieux.
(*à d'Arviane.*)
Et vous, à vos vertus, faites-vous reconnoître.
Me pardonnerez-vous de vous avoir fait naître ?

Oh, mon fils !

LE MARQUIS *à Mélanide.*

N'imputez qu'à ma confusion
Si j'ai paru rester dans l'indécision.
Avez-vous pu me croire assez de barbarie
Pour vous abandonner, vous, que j'ai tant chérie ;
Vous, dont j'ai si long-tems déploré le trépas ;
Vous, en qui je retrouve un cœur & des appas
Dignes d'être adorés de tout ce qui respire ?
Que n'avez-vous plutôt réclamé votre empire ?
Avant que de revoir un objet si touchant,
J'ai cru ne pouvoir vaincre un coupable penchant :
Mais j'éprouve, en sortant de cette erreur extrême,
Qu'en me rendant à vous, je me rends à moi-même.
Mon cœur & mon amour vont se renouveller,
Heureux que vous ayez daigné les rappeller !
[*en l'embrassant.*]
Quelle félicité m'alloit être ravie !

MÉLANIDE.

Je vous retrouve donc !

D'ARVIANE.

Cher auteur de ma vie !

LE MARQUIS.

(*à d'arviane.*) (*à Mélanide.*)
Oui, je suis votre pere. Oui, je suis votre époux.
Que l'Amour & l'ymen nous réunissent tous ! *à Dorisée.*
Madame, vous voyez dans quelle douce chaîne,
Aussi bien que l'Amour, mon devoir me ramene !

DORISÉE.

Je ne puis qu'applaudir, & vous féliciter.
J'eusse été la premiere à vous solliciter —

LE MARQUIS *à Dorisée.*

Pourriez-vous détourner votre choix sur un autre,
Et souffrir que mon fils devint aussi le vôtre ?
Nous serions tous heureux.

DORISÉE.

J'accepte cet honneur.

LE MARQUIS *à Mélanide.*

Ne consentez-vous pas de même à leur bonheur ?

MÉLANIDE *embrassant Rosalie.*

Qui, moi ? si j'y consens ! oui, vous serez ma fille.

LE MARQUIS.

Ne faisons désormais qu'une même famille.
O Ciel ! tu me fais voir, en comblant tous mes vœux,
Que le devoir n'est fait que pour nous rendre heureux.

FIN.

PQ
1993
L2M4
1768

La Chaussée, Pierre Claude
Nivelle de
Mélanide

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY